



Bernard-Henri-Lévy: "La seule question est de savoir si le jury de Cannes, Nadine Gordimer et Jeanne Moreau en tête, savait qu'en couronnant cet homme (Emir Kusturica) il se trouvait dans la situation d'un jury qui, en 1938, aurait couronné, mettons, Celine."

JM: En 1995, la Palme fut décernée sous ma présidence et à l'unanimité de mon jury à Emir Kusturica pour *Underground*. Ce film, qui est loin de faire l'apologie de la guerre, irrita BHL. Mais son action politique à Sarajevo fut-elle si efficace que cela? J'ai présidé à deux reprises le jury du Festival. En 1975, contre toute attente, nous avions décerné la Palme d'or au film de Lakhdar-Hamina, *Chronique des années de braises*, qui abordait le thème de la guerre d'Algérie. Cette Palme déclencha une panique médiatique. Moi qui pensais ne pas être politique, je m'aperçois maintenant que c'était courageux. J'ai toujours accordé au jury le temps nécessaire aux délibérations, et nous étions responsables de nos choix: ni pressions ni enveloppes.

Pierre Cardin: "Jeanne Moreau a été longtemps considérée comme celle par qui le scandale arrive, réputation acquise par les nombreux rôles libertins qu'elle a interprétés. Mais n'a-t-elle pas été avant tout un reflet d'une société qui refusait de se voir?"

JM: Quand j'ai présenté *Moderato* à Cannes, mon fils venait d'avoir un terrible accident de voiture. De mauvaises langues ont prétendu que j'étais punie pour ma conduite scandaleuse. J'étais l'incarnation du mal. À l'époque d'*Eva*, on me crachait dessus dans la rue! En 1966, au Festival, *Mademoiselle*, de Tony Richardson — pour lequel j'avais convaincu mon ami Jean Genet de céder ses droits —, fut taxé de pornographie. On m'a dépeinte comme une nymphomane, alors que mon personnage était l'expression même de la frustration! Tout cela me fait bien rire, car la notion du mal et du bien, n'est-ce pas... J'ai toujours suivi mon intuition. Je suis allée vers la vérité et la beauté. Louis Jovet, la seule personne qui m'ait écrit une lettre de félicitations lorsque j'ai donné ma démission à la Comédie-Française, m'a dit: "Mon petit, il y a trois stades dans la vie d'un artiste. Le premier, c'est la satisfaction immédiate, le plaisir de l'exhibition. Puis il y a la phase où le doute s'installe, l'ego cède le pas à la recherche de la vérité. Ensuite, si tu évolues bien, tu dois arriver à transmettre des émotions secrètes que tu n'aurais jamais expérimentées toi-même, pour être au service de l'imaginaire des gens qui te sollicitent." L'artiste n'appartient à personne. Vous prenez le risque d'être différente: on vous traitera de putain ou de nympho, mais c'est le prix de votre liberté.

"C'est très bien de souffrir, cela veut dire qu'on aime. Quand on ne souffre plus, on est foutu"

Ci-dessus, de gauche à droite: Bernard-Henri Lévy (1979); avec Pierre Cardin (1965); Alfred Hitchcock (1950); avec Orson Welles dans *Falstaff* (1965)